

Bibliographie

Romanisation de l'Afrique : Tunisie, Algérie, Maroc, par le Père I. MESNAGE, des Père Blancs.

Les Romains qui nous ont précédés sur cette terre Africaine dont nous sommes aujourd'hui les maîtres, y ont occupé une place trop importante pour que nous ne nous efforcions pas de déterminer l'étendue des pays qu'ils ont colonisés et surtout l'intensité de cette colonisation selon les régions.

Telle est l'œuvre à laquelle s'est consacré le Père Mesnage, comblant ainsi, dans les savantes études dont l'empire colonial de la France, en Afrique septentrionale, est l'objet, une véritable lacune.

La « Romanisation de l'Afrique » constitue un véritable monument de l'histoire africaine, en ce sens qu'il nous montre d'abord l'Afrique Punique étendant sa civilisation sur tout le bassin méditerranéen et débordant même sur les rives de l'Océan par ses comptoirs, toujours plus nombreux et prospères.

Puis à côté de cette civilisation que l'histoire a si justement glorifiée, il met en lumière une certaine « civilisation indigène » dont les mérites restent incontestables.

Un exposé clair et précis nous permet ensuite d'étudier d'une façon sûre, — carte en mains, — la marche de l'occupation romaine, d'abord sous la République, puis sous l'Empire : les douze Césars ; les Antonins, les Sévères, enfin le Bas-Empire.

La colonisation de l'Afrique : Tunisie, Constantine, Alger, Oran, Maroc, s'y développe pas à pas, démontrant les efforts impuissants du conquérant en vue de l'assi-

milation des indigènes. Et le P. Mesnage citant les conclusions de Cagnat (1), écrit :

L'œuvre de Rome en Afrique n'a donc point été si achevée qu'elle soit parvenue à effacer toute distinction entre les différents habitants du pays.

Derrière l'Afrique officielle, ou semi-officielle, vit et prospère une population nombreuse et active qui garde ses lois, ses usages, ses croyances et ne se rapproche de la civilisation romaine à laquelle sa nature est étrangement rebelle, que dans les limites de ses besoins très restreints. Cette population, cinq siècles d'occupation et de protectorat ne sont pas parvenus à l'assimiler.

Nous conseillons vivement à ceux que préoccupe, à si juste titre la « Question Algérienne », de lire attentivement l'important ouvrage du P. Mesnage. L'histoire d'hier reste l'histoire d'aujourd'hui.

Nous présentons à l'auteur de la « Romanisation de l'Afrique », nos plus vives félicitations et nous lui souhaitons le temps et la santé nécessaires pour mener à bonne fin le volume qui doit suivre et auquel il travaille déjà.

L. P.

CARBOU (H.). — **La région du Tchad et du Ouadaï. Études ethnographiques. Dialecte toubou.** Paris (E. Leroux) 1912. 2 vol. in-8°. Publications de l'École des Lettres d'Alger. Bulletin de correspondance africaine. Tomes XLVII et XLVIII.

Encore assez mal connu au début du xx^e siècle, le Soudan central a été depuis l'occupation par les Français des territoires du Tchad, l'objet de nombreuses recherches,

(1) *Armée romaine*, p. 775. « Malgré 500 ans de soumission à Rome, les Berbères n'ont jamais rien désappris, rien abandonné..... ». Cagnat.

qui ont permis de compléter les renseignements jadis fournis par le cheikh El-Tounsi, Barth, Nachtigal, etc. Joignant aux travaux de ses devanciers ses propres observations, M. Carbou, officier, puis administrateur des colonies, vient de donner au public un ouvrage des mieux documentés et d'un haut intérêt. Sans doute, il n'a pas prétendu faire une étude d'ensemble de la région du Tchad, et, bien que les géographes puissent tirer parti du chapitre consacré aux variations du lac et de diverses indications relatives au Fitri et au Bahr el-Ghazal, il s'est préoccupé des habitants plutôt que du pays lui-même. Mais il a exploré avec le plus grand soin le domaine particulier dans lequel il s'était cantonné : la linguistique et l'ethnographie. La tâche était, d'ailleurs, fort ardue, en raison du nombre et de la diversité des populations.

Le premier volume comprend les populations du Kanem : (Kanembou, Toundjour, Ouled Sliman), les Toubou, les Lisi, c'est-à-dire les indigènes parlant le « tar-lis », qui tous sont musulmans, — et quelques groupes fétichistes. Tous ces éléments sont étroitement mêlés les uns aux autres et plus ou moins altérés par de fréquents mélanges : aussi est-il difficile de déterminer de façon précise les traits caractéristiques de chaque groupe et plus délicat encore d'essayer d'en reconstituer l'histoire. Si la chose, en effet, est possible depuis que les indigènes sont entrés en contact avec les Européens, il en va tout autrement pour la période antérieure, sur laquelle nous n'avons d'autres sources que la chronique du Bornou, quelques passages des géographes arabes et, surtout, des traditions d'un caractère légendaire et suspect. Telle est, par exemple, la prétendue origine himyarite des souverains du Kanem, dont M. Carbou, avec le concours de M. René Basset, a fait bonne et définitive justice. Des rectifications importantes sont ainsi apportées aux hypothèses de Barth et de Nachtigal. En ce qui concerne les Toubou, les renseignements fournis sur ceux d'entre eux qui habitent au

voisinage du Tchad et du Ouadaï (Kreda, Kecherda), sont absolument nouveaux. Les pages consacrées au rôle des Senoussia dans ces contrées ont, d'autre part, un intérêt actuel : elles exposent clairement les raisons de l'hostilité des « Khouan » à notre égard. Cette hostilité a des causes économiques plutôt que religieuses : la suppression de la traite et la répression de la contrebande des armes ont, en effet, enlevé aux Senoussia leur rôle fructueux d'intermédiaires entre le Soudan central et la Tripolitaine. Une étude sur le dialecte toubou, un essai de vocabulaire et le texte de quatre chansons kreda, constituent la part réservée à la linguistique. Cette partie de l'ouvrage de M. Carbou, fournira de précieux matériaux aux spécialistes des langues africaines et présente, en outre, un intérêt pratique sur lequel il est superflu d'insister.

Le second volume est consacré aux populations arabes et au Ouadaï. Les Arabes, désignés au Bornou sous le nom de Choa, ont joué un rôle prépondérant dans l'histoire du Soudan central. Venus du nord (Hassaouna), ou de l'Est (Djohcina), ils ont été et sont encore aujourd'hui les propagateurs de l'Islam qui, grâce à eux, gagne chaque jour du terrain et atteint les limites de la région équatoriale. Leurs mœurs et leur genre de vie se sont, toutefois, modifiés sur certains points et sont, ainsi que l'auteur l'a montré, en relations très étroites avec le climat. Seuls, les Arabes du nord, voisins du Sahara, ont conservé la vie nomade et l'élevage du chameau ; ceux des régions méridionales humides sont devenus sédentaires et se livrent à l'élevage du bœuf.

L'étude sur le Ouadaï, qui termine le second volume, a pris les proportions d'une véritable monographie. A l'histoire des explorations européennes dans cette contrée, M. C. a joint un tableau du gouvernement et de l'administration à l'arrivée des Français et le récit des événements politiques et militaires, qui se sont succédés dans le pays jusqu'à la soumission du sultan Doudmourrah (octobre

1911). Outre ses observations personnelles, l'auteur a utilisé les travaux et les rapports publiés ou jusqu'ici inédits, des capitaines Chauvelot, Julien, Modat, Repoux, etc. Nul ne pourra désormais écrire l'histoire de la pénétration française dans le Soudan central, sans recourir à l'ouvrage si consciencieux et si rempli de faits de M. Carbou.

Qu'il nous soit cependant permis d'exprimer un regret : celui de ne pas trouver dans ce livre, sinon une synthèse, qui serait peut-être dangereuse et prématurée, du moins un groupement méthodique des faits relatifs aux mœurs et à la religion.

La réunion dans un même chapitre des détails disséminés dans les pages consacrées aux diverses populations musulmanes, nous permettrait peut-être de mieux comprendre les caractères de l'Islam soudanais, son mode de propagation, son altération plus ou moins profonde au contact du fétichisme, son influence sur la vie matérielle, intellectuelle, morale des indigènes. Et, de même, nous aimerions à trouver rassemblées les indications relatives aux rapports des individus entre eux, à la hiérarchie des personnes, aux castes, à la situation de la femme, à l'organisation de la famille, etc. Un index, permettant de s'orienter rapidement dans ce dédale de faits et de noms, serait, en tout cas, indispensable. Ce ne sont là, il est vrai, que défauts véniels, tenant, sans doute, aux conditions difficiles où l'auteur s'est trouvé pour composer son livre et pour en surveiller la publication; ils n'enlèvent rien aux mérites d'un ouvrage, dont les juges les plus compétents, en France et en Allemagne ont d'ores et déjà affirmé la valeur.

Georges YVER.

A. BEL et P. RICARD. — **Le Travail de la laine à Tlemcen** (Gouvernement général de l'Algérie. — Les industries indigènes de l'Algérie). — Alger, Jourdan, 1913, 1 vol, in-8°, 359 pages, 231 fig., 1 planche hors texte.

Voici le premier volume d'une collection extrêmement intéressante dont le Gouvernement général a eu la très bonne idée d'entreprendre la publication. C'est un début tout à fait heureux et qui fait bien augurer des travaux à venir.

Dans une lumineuse introduction, MM. Bel et Ricard nous exposent le but qu'on se propose : « 1° Noter au moment présent, à la veille peut-être de la disparition de quelques-unes d'entre elles, les diverses industries indigènes; 2° signaler, pour chacune d'elles, les techniques actuellement en cours, tant au point de vue de l'outillage qu'à celui de la décoration, toutes les fois qu'elle existe; 3° indiquer, autant que possible, la valeur économique de chaque industrie; 4° fixer enfin une terminologie très spéciale, susceptible d'apporter un complément appréciable aux dictionnaires arabes. » Le livre qui nous est présenté remplit très exactement toutes les conditions de ce vaste plan et sa valeur ethnographique, historique et linguistique est incontestable.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre les auteurs dans le détail de leurs chapitres, où ils étudient successivement *la préparation des laines, le tissage de la laine et les industries diverses qui se rapportent au travail de la laine*. La méthode est sûre, l'exactitude scrupuleuse et rien des techniques tlemcéniennes n'est laissé de côté. Des figures et des croquis fort instructifs viennent éclairer à souhait les descriptions trop spéciales.

Signalons toutefois l'intérêt du § I du livre II (p. 51-56) : c'est en quelques pages substantielles, un exposé historique de l'industrie de la laine à Tlemcen : au xv^e siècle, Tlemcen possédait 4.000 métiers, c'est-à-dire 40 fois

fois plus que de nos jours et les produits tlemcénien étaient renommés pour leur finesse et leur légèreté. Cependant on ne semble pas avoir fait à Tlemcen de tissus artistiques. Les tisserands formaient une corporation à la tête de laquelle se trouvait un *amîn*, qui surveillait et contrôlait la fabrication des métiers. Depuis le xv^e siècle, le travail de la laine à Tlemcen est entré dans une profonde décadence et il est aujourd'hui en voie de disparition.

MM. Bel et Ricard, dans leur conclusion (p. 264-282), donnent les raisons de cet état de choses, qui est, paraît-il, général et peut être constaté aussi à Nédroma, Mazouna, Blida, Médéa et même à Oudjda. Ce sont principalement les modifications du milieu économique créées par l'arrivée des Français, la concurrence de l'industrie européenne, la cherté croissante de la vie, qui éloigne l'acheteur des tissus de prix, l'inertie et l'insouciance des ouvriers tlemcénien. Il n'y a pas d'espoir de sauver les petites industries de la laine ; elles sont condamnées à disparaître. Mais on peut relever la fabrication des tapis en améliorant les procédés de tissage, le décor et la peinture, en recherchant de nouveaux tissus d'utilisation moderne, en créant des débouchés, etc... Pour cette œuvre de réorganisation, MM. Bel et Ricard comptent beaucoup sur la femme musulmane qui, partout, montre beaucoup plus d'activité et d'initiative intelligente que l'ouvrier.

Un lexique abondant des termes techniques spéciaux à l'industrie de la laine à Tlemcen termine l'ouvrage et sera, j'imagine, du plus grand intérêt pour l'étude dialectale de la langue. Il est à souhaiter qu'une publication si bien commencée ne s'arrête pas en chemin et que rapidement suivent d'autres volumes qui possèdent toute la richesse de celui de MM. Bel et Ricard.

Jean GAROBY.

Le Gérant : J. BÉVIA.